

cralisation du religieux dans une société ou d'un processus de sécularisation inachevé, mais plutôt le produit du sécularisme lui-même (p. 147). Mahmood conclut ce chapitre sur l'idée que « *le sécularisme n'est pas synonyme d'égalité de genre, et l'équité de genre n'a pas été atteinte sans lutte politique dans les régimes séculiers de gouvernance [...]. Le sécularisme est fondamental dans la façon dont les inégalités de genre sont organisées et reproduites à l'époque moderne* » (p. 134).

Les chapitres 4 et 5 reviennent sur deux autres types de controverses liés au sécularisme. La première (chapitre 4) s'intéresse aux tensions entre les concepts de liberté religieuse et d'ordre public (*public order*). L'anthropologue explique ici comment le principe d'ordre public devient un instrument pour l'État afin de disqualifier les comportements sociaux qui s'écartent des normes de la majorité. La seconde (chapitre 5) déplace l'analyse vers le sécularisme, non pas en tant que système politique, mais en tant que norme sociale influant sur les attitudes, les sensibilités et les subjectivités (p. 181) en prenant comme matériau la controverse liée à la sortie du roman historique *La malédiction d'Azazel* de Youssef Ziedan dont le héros, Hiba, est un moine copte. En décryptant les arguments des différentes critiques, l'auteure montre ainsi comment le sécularisme en tant que norme sociale façonne

les conceptions de l'histoire et la manière dont les acteurs et actrices du religieux interprètent leur légitimité historique.

L'ouvrage de Saba Mahmood propose avec virtuosité une grammaire du sécularisme. Bien que le livre traite principalement de la société égyptienne et son histoire, il offre toutefois des outils analytiques pertinents pour interpréter en miroir les enjeux contemporains liés au sécularisme, notamment en Europe.

Julien Debonneville

Maître assistant,
Institut des études genre,
Université de Genève.

Anne Larue – *Dis Papa, c'était quoi le patriarcat ?*

(2013). Donnemarie-Dontilly, iXe, 190 p.

Éric Macé – *L'après-patriarcat*

(2015). Paris, Seuil « La couleur des idées », 180 p.

Et si le patriarcat n'était pas une constante anthropologique, mais un phénomène historiquement situé, et qui toucherait même déjà à sa fin ? Deux essais récents soutiennent une telle vision optimiste. Leurs auteur·e·s, Anne Larue et Éric Macé, ont en commun une culture encyclopédique et l'ambition de rendre compte du phénomène à travers son immense extension historique et géographique, tout en se maintenant en dessous de la barre des 200 pages. Une fois ébauchés ces quelques parallèles, les similitudes ne vont pas beaucoup plus loin : tout, ou presque, oppose en effet les deux ouvrages.

Sous un abord utopique et ludique, le livre d'Anne Larue, *Dis Papa, c'était quoi le patriarcat ?*, se construit en référence semi-parodique aux manuels didactiques universitaires, comme le remarque Geneviève Pruvost dans son avant-propos, et parvient ainsi à aborder avec légèreté des idées tirées de textes fort peu accessibles au profane, tels que le *Manifeste cyborg* de Donna Haraway (1991) ou *Les subalternes peuvent-elles parler ?* de Gayatri Spivak (1985). Ce talent pour concilier didactique et diversion (Anne Larue n'est pas seulement professeure d'histoire de l'art, elle est aussi autrice « d'un roman de cyber-fantasy féministe, La vestale du calix » !), Anne Larue l'exerce comme une arme pour partir à l'abordage d'un corpus immense et aussi foisonnant qu'hétéroclite à première vue, en suivant le fil d'une hypothèse, un pari, tel que ceux qui servent de point de départ à de nombreux scénarios de science-fiction : et si le patriarcat pouvait être décrit, du point de vue d'hypothétiques archéologues du futur, comme une seule 'civilisation' avec ses origines, son apogée, son déclin et son inéluctable disparition ? Quelles seraient, de ce point de vue, les unités sémantiques qui permettraient de regrouper en un même ensemble les productions culturelles allant, disons, de l'invasion de l'Europe par les tribus « kourganes » entre 4300 et 2800

« avant zéro » – une bande de pillards à cheval qui enterre ses morts, probables inventeurs de la figure du héros, de la lignée mâle, entre autres éléments-clés de « la culture patriarcale » selon Anne Larue –, jusqu'à « la fin des grands hommes » qui s'amorce avec leur actuelle dissolution progressive par le flot d'une industrie culturelle globalisée qui parvient de moins en moins à les représenter sans qu'ils ne nous semblent, presque immédiatement, ridicules – l'exemple paradigmatique étant celui des super-héros américains, qui tentent désespérément de paraître sérieux en dépit de leurs justaucorps criards. Condamnés à être toujours plus spectaculaires et assourdissants, les autoproclamés « grands » récits patriarcaux parviennent pourtant de moins en moins à susciter autre chose que de la somnolence – au mieux, ils servent de refuge mélancolique à ceux qui lamentent l'éloignement irrémédiable de leur « glorieux passé ».

La définition du patriarcat selon Anne Larue s'ébauche ainsi par touches successives, et souvent en creux, car pour l'auteure, il s'agit avant tout d'un constat spontané et partagé, lié à un certain point de vue : celui de lectrices et d'autrices (de moins en moins) isolées et clandestines, qui ont depuis longtemps appris à « voir double », c'est-à-dire à identifier pour ce qu'il est le vaste, irritant et monotone effort coordonné de propagande masculiniste qui carac-

térise les plus valorisées des productions culturelles occidentales.

Il est non seulement possible, mais urgent de produire et promouvoir autre chose ! s'indigne Anne Larue ; et joignant le geste à la parole, elle nous propose, preuves à l'appui, une autre lecture de la préhistoire européenne, de la littérature occidentale, de l'anthropologie culturelle, et pour finir, du futur de l'humanité tel qu'on peut le rêver sur les traces de Donna Haraway. Elle se garde néanmoins de prétendre qu'il suffirait de « voir double » pour provoquer automatiquement une révolution féministe des institutions. Cependant, elle nous transmet son enthousiasme au sujet des contributions décisives qu'on peut y apporter depuis le champ de la culture : pour rendre cette transition possible, il faut bien la rendre, d'abord, pensable.

Le livre d'Éric Macé, *L'après patriarcat*, nous rappelle brutalement au sérieux par la sobriété de sa couverture, sa prestigieuse maison d'édition, son recours abondant et préférentiel aux « grands » sociologues et philosophes (Weber, Goffman, Foucault, Becker...). L'objectif est ici de proposer une définition précise du concept de patriarcat, ni trop générale ni trop spécifique, qui permettrait de mieux décrire et comparer entre elles les sociétés en fonction des différents « arrangements de genre » (référence à Goffman) qui les caractérisent. L'auteur propose

donc qu'une société ne puisse être qualifiée de patriarcale que si, en son sein, la « mise en asymétrie du masculin et du féminin » est une opération considérée comme « nécessaire et légitime ».

Sur la base de cette définition, Éric Macé décrit cinq principaux « arrangements de genre » : le patriarcat traditionnel, le patriarcat moderne, le post-patriarcat, les patriarcats modernisés et les arrangements composites. Le premier est compris comme une base historique universelle ; les deux suivants sont propres à l'histoire des 'sociétés européennes' ; les deux derniers sont les produits de l'impact colonial et postcolonial de l'Occident sur les autres sociétés.

Une première lecture permet de pointer quelques problèmes saillants dans l'exécution de ce vaste projet. Premièrement, l'affirmation selon laquelle les sociétés occidentales, et elles seules, sont « post-patriarcales », tend à les isoler analytiquement du reste du monde, au lieu de faciliter les comparaisons (ce que permettent, en revanche, les théories de Delphy que Macé rejette avec un empressement étonnant). D'autre part, l'idée que ces sociétés occidentales répondraient réellement avec succès au critère (pourtant fixé *ad hoc*) du post-patriarcat est discutable, car il faudrait pour cela considérer que les « valeurs égalitaires » y sont consensuelles ou, au moins, représentatives ; or ce n'est pas parce que le féminisme est occidental (c'est en tout

cas ce que soutient l'auteur) que l'Occident est féministe.

Deuxièmement, et en quelque sorte réciproquement, les sociétés précoloniales sont, encore plus que les autres, traitées par l'auteur comme un seul bloc homogène (« *le patriarcat traditionnel* »), au mépris de la richesse des données ethnographiques. De plus, l'auteur soutient que c'est la modernité occidentale qui aurait en quelque sorte inventé la possibilité qu'une société soit traversée de contradictions internes sur le plan du genre – la « *cosmologie* » des sociétés « *traditionnelles* » empêchant l'existence de véritables rapports sociaux de sexe. La manière quelque peu expéditive avec laquelle Éric Macé réfute jusqu'à la possibilité qu'aient existé des féminismes sans liens historiques avec la pensée occidentale – soulignons que l'ouvrage d'Anne Larue nous convainc justement du contraire ! – laisse à penser que l'auteur ne conçoit le changement social que selon un critère euro (et andro) centrique.

Dans le même ordre d'idées, il convient de remarquer, dès la première page du livre, la manière dont l'auteur introduit sa problématique. On y évoque une société occidentale qui se pense comme égalitariste, ce qui conduit ses membres (tous ?) à voir comme une « *énigme* » la persistance, en son sein et à son insu, d'inégalités, préjugés et discriminations liées au genre. Or cet ordonnan-

nement cognitif reflète le point de vue particulier de personnes qui ne vivent pas directement les inégalités en question. On pourrait, en effet, tout aussi bien formuler la problématique dans l'autre sens, en partant d'un constat d'inégalités omniprésentes, pour se demander, dans un second temps, comment et pourquoi des politiques et des institutions féministes parviennent malgré tout à exister dans ce contexte.

Cette inversion est peut-être ce qui empêche ce livre de pouvoir facilement être qualifié de féministe. Par faute d'un abordage réflexif et critique du point de vue inévitablement genré et géopolitiquement situé de l'auteur, le projet initial du livre – résoudre l'« *énigme* » de la cohabitation, en une même société, d'idéaux égalitaires et de pratiques inégalitaires –, n'aboutit à aucune réponse claire. Certes, l'auteur décrit de multiples mécanismes par lesquels les « *arrangements de genre* » se transforment historiquement au sein de diverses sociétés. Mais tout se passe comme si l'auteur avait trop envie de croire aux bonnes intentions occidentales pour en analyser le sens et la fonction : il faut lire entre les lignes pour extraire une quelconque explication satisfaisante à l'absurde contradiction que représentent les sociétés dites post-patriarcales.

On y parvient, par exemple, en page 142, lorsque l'auteur écrit : « [...] *les occidentalistes enrôlent*

dans leur guerre des civilisations [...] le féminisme égalitariste moderne [...]». Cette affirmation rappelle la thèse de Gayatri Spivak selon laquelle l'Occident (ou n'importe quelle élite) ne s'autoproclame promoteur mondial des droits des femmes que dans la mesure où cela lui permet de reléguer au second plan toute mauvaise conscience liée à la violence qui garantit son statut. Si l'on accorde à cette idée l'importance centrale qu'Éric Macé n'envisage pas, alors on peut relire son livre et y voir une riche description des coûts imprévus de cette stratégie : les sociétés « *post-patriarcales* » y apparaissent, de ce point de vue, comme un ensemble d'institutions (néo)coloniales forcées de composer avec un féminisme qui garantit leur crédibilité internationale, mais tend à mordre la main qui le nourrit, et prospère en leur sein faute de pouvoir être trop ouvertement réprimé. Cette « *contradiction interne* » décrite par Éric Macé mènera-t-elle notre « *civilisation patriarcale* » à sa propre fin, comme le prophétise Anne Larue ? La suite au prochain millénaire...

Jan Billand

Docteur en psychologie sociale,
Université Paris 13 SPC /
Universidade de São Paulo

Fanny Gallot – *En découdre. Comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société*

(2015). Paris, La Découverte, 288 p.

En découdre représente une plongée dans la société française

et ses transformations des années 1970 aux années 2000. Il peut être lu comme un pari, celui d'une génération d'ouvrières qui, par leur travail et leur vie quotidienne, en diraient autant ou plus que les analyses politiques ou économiques sur les bouleversements qui ont touché la société des années 1970 (où la libération de la parole et la poussée des revendications accompagnent une autre réalité, celle du déclin des Trente Glorieuses) au début des années 2000 qui confirment des phénomènes qui nous sont devenus familiers (déindustrialisation, délocalisations, montée du chômage et précarisation du marché du travail). Fanny Gallot nous invite à suivre des ouvrières embauchées au tournant des années 1968, toutes jeunes encore, dans différentes industries françaises (elle se centre en particulier sur les entreprises Chantelle et Moulinex) et qui perdent leur emploi trente ans plus tard avec les délocalisations et fermetures de leurs usines. Trente ans de vie, quotidienne et 'banale', dont l'auteure montre à quel point elle est à la fois reflet et partie prenante de réalités sociales complexes qui mobilisent une diversité d'acteurs et actrices (patronats, syndicats, gouvernements, différents militantismes, familles), pris·es dans des rapports de domination fortement structurés par les inégalités sociales de sexe et de classe (et, dans une moindre mesure, d'origine), tout au long